

INSTALLATION

DE

M. LE PASTEUR GRANDPIERRE.

DANS

l'Église Réformée de l'Oratoire Saint-Honoré,

LE 15 JUIN 1856.

9

Le 15 juin 1856, à l'heure ordinaire du service, les fidèles de l'Église réformée de Paris ont été conviés à la cérémonie d'installation de M. le pasteur GrandPierre.

M. le pasteur Juillerat, en sa qualité de président du Consistoire, avait été chargé de présenter le nouveau pasteur à l'assemblée.

La partie du service qui entre dans les fonctions du lecteur étant terminée, M. le pasteur Juillerat est monté en chaire, pendant que le collègue qu'il devait établir dans ses fonctions s'est dirigé vers le banc du Consistoire, où un fauteuil lui avait été préparé.

Après avoir lu la Confession des Péchés et fait chanter, selon l'usage en pareille circonstance, les

trois versets du Psaume CXXXIV : *Vous, saints ministres du Seigneur, etc., etc.*, M. le président du Consistoire a prononcé la prière suivante :

O toi, qui es merveilleusement grand, revêtu de majesté et de magnificence, enveloppé de lumière comme d'un manteau, dans l'immensité de ton empire et de ta gloire, ô Dieu, qu'on ne peut contempler et sonder sans étonnement et sans frayeur, sans admiration et sans amour, sans confusion de face et sans espérance, tandis que nous voyons les créatures s'attendre à toi et ta main s'ouvrir pour les rassasier, nous voyons aussi que tu as pourvu aux besoins de nos âmes en nous donnant par l'organe de tes serviteurs les prophètes et les apôtres le livre de tes révélations, en donnant ton Fils unique au monde pour qu'il en devint le salut, en instituant un ministère sacré dans l'Église, en envoyant aux nombreux troupeaux de tes rachetés des pasteurs pour les guider vers les fertiles pâturages de ta Parole et vers les eaux vives de ta grâce.

Seigneur, aujourd'hui, en ce moment, dans cette enceinte de la prière, sous ton regard, nous venons installer un de tes serviteurs dans cette Eglise, et le présenter à chaque fidèle comme son pasteur ; nous venons te prier pour lui et pour son œuvre ;

nous venons, en pensant à cette œuvre si vaste, si diverse, si sainte, si redoutable pour l'infirmité humaine, te demander en faveur de celui qui est appelé à l'accomplir, les dons qu'elle réclame et qui sont l'objet de tes promesses. O Seigneur, ne te laisse pas sans témoignage envers lui, ne le livre jamais à sa misère naturelle, mais enrichis-le plutôt des trésors spirituels qui émanent de toi ; éclaire son esprit des lumières du Saint-Esprit, touche son cœur de l'onction de ta grâce, guide-le par ta sagesse, prends-le par la main pour le conduire à ton gré comme un petit enfant confiant et docile ; revêts-le de ta force, entoure-le de tes bontés. Si son zèle s'attiedit, ranime-le ; si le poids de sa tâche le fait fléchir, relève-le ; s'il laisse incliner ses pas vers quelque sentier détourné, redresse-le ; s'il se préoccupe de lui-même, humilie-le ; s'il se montre invariablement fidèle à te servir, bénis-le, bénis-le, et dispose les cœurs à l'accueillir comme un envoyé venu de toi, à se confier à la voix de son ministère, à seconder ses efforts qui auront pour but l'avancement de ton règne ; et s'il en vient à objecter sa faiblesse, sa profonde insuffisance en s'écriant : Qui suis-je, moi ? réponds-lui comme autrefois à ton serviteur Moïse : Ne crains point, va, car je suis avec toi.

Voilà notre prière. Eh bien, Seigneur, que cette prière à laquelle s'unissent tant de prières silencieuses, mais vivantes au fond des cœurs, soit exaucée, oui, exaucée, ô Père céleste, par l'intercession

puissante de ton Fils unique et notre divin Sauveur Jésus-Christ, et par l'action efficace du Saint-Esprit, Dieu un, adoré et glorifié au siècle des siècles, un seul Dieu comme il était au commencement, comme il est maintenant, et comme il sera éternellement. Amen.

Après cette prière, M. le pasteur Juillerat a repris la parole et a dit :

Mes très chers frères en Jésus-Christ N. S.,

Vous le savez, depuis le 6 avril dernier, une place de pasteur titulaire était vacante, hélas ! dans notre Eglise. Après un délai de convenance, le moment d'y pourvoir étant venu, le Consistoire a fait choix pour la remplir de M. GrandPierre, pasteur suffragant. Son élection a eu lieu le 2 mai ; elle a été confirmée par un décret impérial en date du 23 suivant. Il restait, pour que l'œuvre fût complète, à procéder sans trop de retard à l'installation du pasteur nouvellement nommé.

C'est ce que le Consistoire vient faire aujourd'hui par le ministère de son président.

Cette cérémonie est bien simple ; mais elle offre presque toujours un contraste pénible de sentiments divers, un grave mélange de satisfaction et de tristesse ; une élection à côté d'une tombe.

Le pasteur qui a laissé au milieu de nous, par son départ prématuré de ce monde, une place si large et si profonde à combler, est présent à votre pensée et plein de vie au fond de vos cœurs. N'est-il pas vrai que chacun de vous croit encore le voir et l'entendre? N'est-il pas vrai que chacun de vous se surprend à se demander parfois s'il est bien certain qu'on ne le verra plus et qu'on ne l'entendra plus? N'est-il pas vrai que chacun, en ce moment, se le représente debout et montant avec une religieuse lenteur les degrés de cette chaire, où il venait offrir, dans ses discours si riches de piété, si puissants de conviction et d'éloquence, une véritable fête à nos intelligences et un festin vivifiant à nos âmes? On a dans tout le troupeau le plus vif souvenir de sa personne, de son maintien, de son mouvement, de son geste, de sa voix, de cet organe si plein et si musical, de tout cet ensemble à la fois simple et grand, austère et tendre, harmonieux, saisissant, qui faisait naître et soutenait l'intérêt, élevait l'esprit, émouvait le cœur. On le voit, le voilà avec sa petite Bible entre les mains. Il y puisait l'autorité et la force qu'il déployait devant vous, comme il y avait puisé sa conviction et sa foi, son zèle de feu et son amour chrétien. Du commencement de la Genèse à la fin de l'Apocalypse, d'un bout à l'autre des Écritures, il interrogeait, sous nos yeux, les feuillets sacrés qui se tournaient comme d'eux-mêmes pour lui répondre, et lui fournir les preuves et les déclarations di-

vines sur lesquelles il s'appuyait, et qui le rendaient irrésistible. Tout le saint volume s'animait. Il était rempli et retentissant, ici de la voix des patriarches, là de la voix des prophètes, plus loin de la voix des apôtres, plus haut de la voix dominante du Seigneur, et toutes ces voix réunies à travers les âges se parlaient, s'interrogeaient, se répondaient, s'entretenant ensemble du Messie et de la rédemption du monde. C'était une vaste et surnaturelle épopée, c'était une céleste et incomparable histoire qui reprenait la vie en notre présence et à notre intention, et qui, nous découvrant le ciel et nous révélant les desseins de Dieu sur la terre, nous pressait, nous conjurait de nous convertir et de chercher le salut gratuit au pied de la croix.

Il l'y avait cherché pour lui-même avant de l'y chercher pour ses frères. Ne lui a-t-il pas été donné de montrer sa foi par ses œuvres, de la montrer par sa vie intime et par sa vie publique? N'a-t-il pas été trouvé constamment droit, sincère, humble, affectueux, charitable avec les grands et avec les petits, avec les riches et avec les pauvres, avec les fidèles et avec ceux du dehors, durant le cours entier de son activité pastorale? Oui, si je m'adressais à ceux qui l'ont suivi de près, à ceux qu'il a reçus chez lui ou qu'il a visités chez eux, à ceux dont il a été la lumière, le guide, l'appui, le consolateur, à ceux, en un mot, à qui il a fait du bien au nom de son divin Maître, qu'il prenait toujours pour modèle, et si je les invitais à se lever, à s'a-

vancer, à lui rendre hautement témoignage, oui, vous seriez là, vous y seriez tous, membres fidèles de l'Église qui avez joui et profité des salutaires influences de son ministère, et il n'y aurait parmi vous qu'une voix, la voix de la foule, la voix de tous, pour le louer et pour bénir sa mémoire. Mais qu'ai-je besoin de le dire, et pourquoi le louer, comme si son nom tout seul ne suffisait pas à son éloge?

Aussi bien ne suis-je monté dans cette chaire que pour vous présenter au nom du Consistoire votre nouveau pasteur.

Nouveau, ai-je dit? Oui. Toutefois, il ne l'est que comme titulaire, et l'Église entière le connaît bien.

Elle le voit aujourd'hui pour la deuxième fois devenir le successeur du pasteur vénéré qui nous a été si tôt ravi. La première fois, il lui a succédé comme suffragant; la seconde, il lui succède comme titulaire.

Voici les faits en peu de mots.

Le 19 mai 1844, j'eus l'honneur de l'installer à Batignolles, où l'avait appelé une délibération consistoriale, ratifiée par le gouvernement. Après y avoir exercé le ministère le plus fructueux jusqu'au commencement de 1851, il donna sa démission pour venir remplacer mon suffragant, que le Consistoire venait de nommer titulaire.

Ces dates, vous le voyez, comprennent un espace de temps considérable où se laissent apercevoir les

traces nombreuses et bénies de son fidèle apostolat.

Maintenant, mes bien-aimés, m'arrêterai-je en si beau sujet de parler, et une discrétion rigoureuse, et les scrupules d'une excessive délicatesse me viendront-ils fermer la bouche, à cause de sa présence et devant vous? Est-il en mon pouvoir de tenir caché ce qui est notoire aux yeux de tous, à savoir ce qu'il est et ce qu'il a fait, ce qu'il a donné et ce qu'il promet à l'Église? Garderai-je un silence absolu à cet égard, quand je le vois enrichi de dons multipliés et manifestes par la main de son Créateur, en possession d'une science étendue, solide et variée? Ne dirai-je pas un mot du théologien profond, du moraliste consommé, de l'orateur énergique, dont les discours, extraits tout entiers et vivants des entrailles des saintes Écritures, sont conçus avec force, distribués avec méthode, composés avec talent, écrits d'un style clair et nerveux? Oublierai-je de mentionner les livres d'édification sortis de sa plume rapide et incisive et qui ont consolé bien des tristesses et guidé bien des âmes travaillées et chargées vers la table du Seigneur? Omettrai-je la citation d'un fait qui, bien qu'accompli en dehors du cercle ordinaire des attributions du pasteur, y trouve place à bon droit cependant par sa nature même, attendu qu'il s'agit ici de l'œuvre des Missions évangéliques? Directeur de l'institut des Missions et souvent professeur unique, chargé d'enseigner aux élèves tout ce qu'ils devaient apprendre et bien savoir, il lui a été donné

de former pour cette carrière, exigeante, difficile et périlleuse entre toutes les autres, des hommes pleins de foi, de piété et de dévouement, cela va sans dire, mais de plus des hommes très instruits, très éclairés, très sages, selon la sagesse d'en haut, observateurs curieux et habiles de la nature et de l'homme, adoptés comme des instituteurs et des pères par les sauvages habitants du sud de l'Afrique, où ils ont porté et fixé avec une persévérance courageuse le flambeau de l'Évangile, distingués enfin parmi les nombreux et excellents missionnaires protestants qui annoncent de toutes parts sur la terre la bonne nouvelle du salut aux païens. Or, une part notable de ces justes éloges, qu'ils ont universellement obtenus, revient sans contredit à leur maître et à leur directeur bien aimé.

A ce peu de paroles auxquelles je dois me borner, malgré l'attrait du sujet, il faut, mon cher frère et collègue, il faut que j'ajoute un mot qui dise ma satisfaction et ma gratitude personnelle pour les services que vous avez rendus en ma place à notre chère Eglise. Vous vous êtes donné sans réserve à vos frères, en vrai pasteur chrétien, en vrai disciple du Seigneur ; vous les avez aimés véritablement, aimés de tout votre cœur ; vous les avez prêchés, enseignés, exhortés, consolés avec douceur et avec zèle ; vous avez prié pour eux, prié avec eux, lorsqu'ils avaient à pleurer ou à se réjouir. Eh bien, j'en ai ressenti au fond de mon âme une consolation, une joie, une reconnaissance que

je suis heureux de pouvoir exprimer ici, devant vous, publiquement. Soyez donc béni, mon cher frère ; soyez béni mille fois pour le bien que vous leur avez fait, et qui est le gage de celui que vous leur ferez à l'avenir, de la part de notre Dieu et par sa grâce en Jésus-Christ.

Ainsi donc, mon cher frère, Jean-Henri Grand-Pierre, ministre du saint Evangile, en conséquence de votre nomination dûment confirmée et de votre acceptation, je vous installe et vous déclare installé au nom du Consistoire et du Conseil presbytéral, dans l'exercice de vos fonctions de pasteur titulaire, appelé à siéger désormais à ce titre, avec voix délibérative, dans nos séances. Veuille, ô veuille le Seigneur, le chef éternel de l'Eglise, faire reposer sur cet acte solennel le bienfait de sa sainte bénédiction! *Amen.*

Ensuite, M. le président du Consistoire est descendu de la chaire et est allé donner l'accolade fraternelle au pasteur qu'il venait d'installer. Alors, sur son invitation, celui-ci est monté en chaire ; il a indiqué le texte de son discours, tiré de l'Epître de saint Paul aux Hébreux, chapitre XI, verset 4 : *Quoique mort, il parle encore* ; et il a prononcé le discours qui suit :

Mes frères,

Quand depuis douze ans un homme exerce le saint ministère dans une Église, et quand depuis trente ans il travaille à l'avancement du règne de Dieu dans la même ville, il peut se croire dispensé sans doute de faire une profession de foi le jour de son installation, et de tracer la ligne de conduite qu'il se propose de suivre dans les fonctions de ministère évangélique; car cette profession de foi se trouve suffisamment explicite dans les sermons qu'il a prêchés ou publiés, et cette ligne de conduite est assez indiquée dans l'ensemble de la carrière qu'il a déjà parcourue.

Celui qui vous adresse en ce moment la parole, et qui rend grâce publiquement à Dieu de pouvoir le faire à titre de pasteur nommé par le Consistoire et confirmé par le chef de l'État, regarde d'ailleurs comme un avantage de se trouver, par une circonstance particulière, dans l'heureuse nécessité de ne vous parler pas ou de vous parler peu de lui-même en ce jour. Il succède, dans cette chaire et au milieu de ce troupeau, à un pasteur, à un collègue, à un ami dont le souvenir est vivant dans tous les cœurs, et dont il lui est impossible, par cette raison-là même, de ne pas vous entretenir. Vous parler d'Adolphe Monod, ce sera, par le fait, vous dire, s'il en était besoin, qui nous sommes et ce que nous

voulons être, puisque nous n'avons jamais prêché et que nous ne prêcherons jamais d'autre doctrine que celle qu'il vous a annoncée et que, par la grâce de Dieu, nous avons prêchée avant lui, et que nous n'osons guère aspirer à un ministère plus fidèle que le sien.

Personne dans cette assemblée, nous aimons à le penser, ne se plaindra du parti que nous avons pris. Un concert unanime d'affection et de regrets s'est déjà fait entendre, je le sais, sur le bord de la tombe du collègue que nous pleurons et que nous pleurerons toujours; mais étiez-vous tous là pour y prêter l'oreille? Nos journaux religieux, je ne l'ignore pas non plus, ont presque tous répété ces accents inspirés par la douleur et l'acquiescement, pour leur part, le tribut payé par l'amitié chrétienne à la mémoire d'un frère excellent, aimé et estimé de tous; mais avez-vous tous lu ce qui a été publié sur ce sujet? Pendant deux ans, vous avez sympathisé aux souffrances de votre pasteur malade, et, pendant un an, vous avez lutté avec lui par la prière, au plus fort de son agonie; et maintenant un silence absolu se ferait autour de lui, dans l'Église même dont il a été le si fidèle ministre? Et à qui appartiennent donc et la vie et la mort d'un serviteur de Dieu, si ce n'est au troupeau qu'il a nourri de la Parole de vie? Or, depuis le 6 avril, qu'il remit son âme entre les mains du Sauveur qui l'a racheté à l'heure même que l'Église priait pour lui, nous nous sommes tû presque absolument sur

son compte, dans l'enceinte de cette maison de Dieu. Il nous a paru qu'il n'en devait pas être ainsi, et qu'il ne fallait pas nous exposer à encourir ce reproche du prophète : *Le juste meurt et personne n'y prend garde* (Ésaïe, LVII, 1).

Rassurez-vous toutefois, mes frères, je ne viens point ici faire l'éloge de notre ami, encore moins débiter un panégyrique. Nous devons haïr la flatterie quand elle s'adresse aux morts tout autant que quand elle est offerte aux vivants. Le culte de la créature, l'idolâtrie de l'homme, criminels et odieux partout, ne le sont nulle part davantage que dans un temple chrétien. Je veux vous entretenir seulement des grâces que Dieu avait faites à notre bien-aimé frère, et surtout vous rappeler les leçons et les enseignements qui en découlent pour nous. Or, cela, Dieu ne veut ni qu'on le taise, ni qu'on l'oublie ; il permet si peu qu'on le passe sous silence, que partout, dans les saintes Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, il propose à notre imitation l'exemple des saints hommes de Dieu qui ont vécu dans la foi, qui sont morts dans la foi, et qui, par la foi, ont remporté la couronne de vie ; et il ajoute : *Marchez sur leurs traces et soyez leurs imitateurs.*

Or, pendant que je méditais sur ce sujet, ce mot de l'apôtre saint Paul m'est revenu à la mémoire : *Quoique mort, il parle encore.* Ces paroles, qui ont été écrites à l'égard d'Abel, et qui nous enseignent que sa foi et son innocence ont brillé d'un aussi vif

éclat après sa mort que durant sa vie, nous ont semblé pouvoir s'appliquer à notre ami. Si, par l'effet d'une malédiction fatale attachée au péché, les mauvais principes et les mauvais exemples se propagent et exercent d'affreux ravages, même quand ont cessé de vivre ceux qui ont professé les uns et donné les autres, il est consolant de se dire qu'il est aussi dans la volonté de Dieu, dans l'ordre de Dieu et dans les lois fondamentales de cet univers que la vérité et la vertu exercent leur salutaire influence après la mort comme durant la vie de leurs disciples et sectateurs, de génération en génération et jusqu'à la fin des siècles.

C'est d'après ce principe que nous disons que le pasteur que nous venons de perdre, *quoique mort, nous parle encore*. Il nous parle par sa foi, il nous parle par sa vie, il nous parle par sa mort : par sa foi, qui était évangélique; par sa vie, qui a été chrétienne; par sa mort, qui a été triomphante.

Et d'abord, il nous parle par sa foi, qui était évangélique et qui donnait à sa parole, indépendamment des dons naturels qui en faisaient l'ornement, un accent particulier. Ne l'entendez-vous pas encore; cette voix puissante qui si souvent a retenti dans cette assemblée? Pour moi, elle vibre encore à mes oreilles, ou, pour mieux dire, elle me remue encore jusque dans les profondeurs de mon être. Et voulez-vous savoir d'où lui venait cet attrait persuasif et cette vertu salutairement contagieuse qui gagnait et qui soumettait à la fois l'es-

prit et le cœur? Les ressources du talent et de l'art oratoire, le génie de l'éloquence, y étaient sans doute pour quelque chose et même pour beaucoup; mais seuls ils ne suffisaient pas à expliquer cet ébranlement profond qui ne s'arrêtait pas à l'admiration, mais qui opérait la conviction. Que d'orateurs, de grands orateurs n'a-t-on pas entendus, n'entend-on pas encore, qui ne produisent pas de pareils effets? Il y avait en lui quelque chose que l'on n'apprend d'aucun maître humain, qu'aucune rhétorique n'est capable de donner, et qui descend en droite ligne du Ciel : le feu sacré.

Celui qui vous parle en ce moment se rappelle que, en 1824, Adolphe Monod passa à Bâle, en Suisse; il revenait de Genève, où, après avoir terminé ses études, il avait été consacré au saint ministère, et il accepta l'offre de la chaire dans l'Église que nous desservions alors comme pasteur-suffragant. Son sermon, qui roula sur les preuves de l'immortalité de l'âme, était admirable au point de vue du talent, et faisait déjà pressentir un maître futur de la chaire chrétienne. Il y manquait toutefois ce nerf caché, cette mystérieuse puissance du prédicateur évangélique dont je parlais tout-à-l'heure. Trois ans plus tard, je retrouvai Adolphe Monod à Paris : ce n'était plus le même homme; un changement s'était fait en lui. Et lequel? me demanderez-vous peut-être. Sa conscience avait été réveillée; il avait été convaincu de péché, et se sentant pécheur devant Dieu, il avait accepté la

doctrine scripturaire du salut gratuit et de la nécessité absolue de la régénération par le Saint-Esprit. Ces convictions nouvelles imprimèrent dès lors une direction et un cachet particulier et à sa prédication, et à son ministère, et à sa vie tout entière.

Voilà pourquoi, mes frères, quand il traitait dans cette chaire la question du péché, il en parlait comme un homme qui savait, qui sentait que tous les hommes et lui-même le premier sont naturellement placés sous le coup de la malédiction de la loi de Dieu, et qu'il leur faut tous se réfugier dans l'arche de salut préparée par la miséricorde divine dans la personne et dans l'œuvre du Rédempteur. Voilà pourquoi, quand il conviait les pécheurs d'aller à Jésus-Christ, il le faisait avec des accents tels que l'auditeur s'apercevait bientôt que, pour lui, ce Jésus n'était pas seulement un prophète, ou un ange, ou un être divin, mais un Dieu Sauveur, personnel, vivant, puissant, qui l'avait racheté lui-même de la peine et délivré de l'esclavage de ses péchés. Voilà pourquoi, quand il démontrait la nécessité de la grâce divine pour le renouvellement et la restauration de notre être moral, il ne se perdait point dans d'inutiles dissertations sur la possibilité ou l'opportunité de l'influence de Dieu sur l'esprit de l'homme, mais il s'exprimait de telle sorte que personne d'entre nous ne doutait que ce ne fût ce saint et divin Esprit qui avait communiqué à son propre esprit toutes les

lumières dont il brillait, à son cœur toute sa chaleur, à son âme toute sa vie, à sa conscience scrupuleuse toute sa délicatesse, à sa volonté toute son énergie et toute sa puissance. Voilà pourquoi, lorsqu'il constatait le fait et décrivait la nature de la conversion individuelle, il n'en appelait pas seulement à l'histoire, mais à son expérience individuelle, et de même pour la paix de l'âme, pour les joies de la piété, pour les douceurs de la communion avec Christ, pour l'efficacité de la prière, pour les réalités de la vie chrétienne et pour cette sainteté qu'une soif ardente et inextinguible le pressait incessamment de rechercher et de posséder. C'est par là, mes frères, que, *quoique mort, il nous parle encore* : aux pasteurs, pour leur rappeler que la source de leur influence véritable sur le progrès et la vie du troupeau n'est essentiellement ni dans le degré de leur instruction, ni dans celui de leurs talents, mais dans le degré de leur foi ; et à tous, que l'esprit et tous ses dons, la vie et tous ses biens, le monde et tous ses trésors, non seulement ne profitent pas, mais encore deviennent un présent fatal, quand la foi n'en légitime pas et n'en sanctifie pas l'usage.

Ce que notre frère bien-aimé et votre à jamais regrettable pasteur était dans la chaire, il l'était hors de la chaire ; c'est pourquoi nous avons ajouté qu'il nous parle non seulement par sa foi, mais encore par sa vie ; et c'est cet accord de sa conduite avec ses principes, accord, hélas ! si rare surtout

à ce degré, qui a constitué avec sa foi l'un des éléments les plus puissants de l'action salutaire qu'il a exercée, non seulement dans cette Eglise, mais en France et dans le monde protestant tout entier. N'attendez pas de nous, ici, mes frères, que nous vous retracions le tableau complet d'une si belle vie. Quand le temps y pourrait suffire, ce ne serait peut-être pas le lieu de le faire en ce moment. Bornons-nous donc à esquisser à grands traits les lignes les plus marquées de cette noble figure chrétienne. Au nombre de ses qualités éminentes, tous ceux qui l'ont vu de près ou qui ont vécu dans son intimité placeront avec nous, ce besoin de communion avec Dieu, ce sentiment habituel de sa présence, cette disposition constante à consulter le Seigneur en tout et pour tout par la prière, ce regard de l'âme habituellement tourné vers le ciel, qui lui ont donné à nos yeux la physionomie d'un Enoch chrétien, et nous ont fait voir en lui comme un patriarche de la nouvelle alliance ; cette application permanente qui lui faisait rapporter aux grands intérêts de son ministère et du salut des âmes tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, tout ce qu'il lisait, tout ce qui se passait autour de lui et dans la sphère de son observation personnelle ; cette charité large et non feinte qui ouvrait son cœur à tous les chrétiens, par cela seul qu'ils étaient chrétiens et quelle que fût l'Eglise à laquelle ils appartins-
sent ; ces entrailles de compassion si facilement émues en faveur de toutes les infortunes et de toutes les

souffrances, qu'il mettait son bonheur à pouvoir soulager ou par lui-même, ou par les secours qu'il savait si bien demander et que personne ne lui refusait ; cette humilité de petit enfant qui le portait à consulter et à écouter avec une touchante déférence des frères moins avancés que lui et qui en savaient beaucoup moins que lui ; ce sérieux de caractère qui, dans la vie privée et les relations de l'amitié, s'alliait si bien avec une douceur inaltérable, et était tempéré par une parfaite aménité et une grace séduisante ; cet idéal de la perfection chrétienne qu'il ne perdait jamais de vue, et qui, en même temps que le but toujours proposé à ses efforts, était quelquefois le tourment de sa conscience délicate et difficilement satisfaite. Quelle atmosphère de vie pieuse que celle que l'on respirait auprès de lui ! Quel parfum suave de sainteté et de charité que celui qu'il répandait autour de sa personne ! Quel exemple persuasif et attrayant de ce que nous devrions être et de ce que nous sommes si rarement ! Les membres de sa famille le peuvent certifier avant et mieux que tous les autres ; mais ce qu'il nous sera permis à nous de dire du haut de cette chaire, pour l'instruction de ce troupeau, c'est que, dans notre conviction intime, après et au-dessous des apôtres, qui ont été les premiers et les moins imparfaits imitateurs de Jésus-Christ, Ad. Monod peut être, doit être mis au premier rang parmi ceux qui ont approché le plus près de l'image d'un saint Paul et d'un saint

Jean, et pour la fidélité du ministère, et pour la fidélité de la conduite ; et sous ce second rapport comme sous celui de la foi, il nous a parlé, *il nous parle encore*, et espérons-le, il nous parlera toujours.

Il restait à couronner une si belle vie par une sainte mort, et cette dernière grâce a été accordée à notre frère, dans une mesure qu'il n'y a aucune exagération à appeler riche et exceptionnelle. Qu'un chrétien malade supporte avec patience, avec soumission, avec courage et même en paix, de longues et cruelles souffrances, par la grâce de Dieu, cela s'est vu et se voit encore tous les jours ; et ce témoignage de l'excellence de la foi évangélique n'est pas l'une des preuves les moins convaincantes de la vérité et de la divinité du christianisme. Mais que, dans une situation humainement désespérée, un pasteur, que son état de faiblesse croissant et des douleurs aiguës presque continues auraient pu justifier à ses propres yeux et aux yeux de l'Eglise, s'il avait pris le parti de s'isoler et de se recueillir, pour se livrer seul ou dans le cercle étroit de ses plus proches parents et amis, aux exercices de piété et aux actes de prières qui devaient le préparer à la suprême lutte de son heure dernière ; que ce pasteur, voulant continuer son ministère jusqu'à la fin, ait fait de son lit d'agonie une chaire et de sa petite chambre un oratoire, où il rassembloit tout ce qu'il pouvait réunir d'amis et de fidèles, empressés et avides de recueillir

ses dernières instructions; que là, de dimanche en dimanche, pendant de longs mois et sans aucune interruption, il ait persévéré à annoncer la Parole évangélique, malgré les défaillances de la nature et l'affaissement graduel d'un corps miné par le mal, avec la même lucidité, le même soin, la même vigueur, la même onction qu'aux jours de sa plus florissante santé; qu'il se soit ainsi oublié lui-même pour ne penser qu'aux autres, portant son Eglise sur son cœur jusqu'au dernier moment et priant encore pour elle, quand déjà il ne pouvait plus agir ni même parler; n'est-ce pas là, mes frères, ce que l'on peut appeler une mort bénie, une mort apostolique, une mort triomphante, et n'est-ce pas là une mort dont le salutaire enseignement ne doit être perdu pour aucun de nous?

Eglise réformée de Paris, une grande lumière a brillé, une grande lumière s'est éteinte au milieu de toi! et s'il est vrai que les grâces de Dieu obligent, tu es tenue désormais à plus de fidélité que beaucoup d'autres troupeaux. Que d'Eglises, en effet, ne t'ont pas envié le bonheur que tu as eu de posséder un serviteur de Dieu si capable, et de profiter d'un ministère si puissant! Que d'Eglises, si elles avaient joui du privilège exceptionnel qui t'a été accordé, pendant huit ans, d'entendre cette voix doublement éloquente, et par la force du génie, et par la vertu de la charité, auraient pris le sac et la cendre, se seraient réveillées de leur sommeil, auraient grandi dans la foi et auraient porté des

fruits abondants de piété et de justice ! Eglise réformée de Paris, non, tu n'oublieras jamais ces jours bénis pendant lesquels tu as été l'objet des visitations gracieuses de ton Dieu. Tu ne le dois pas ; il ne le faut pas. Voici, *quoique mort*, Adolphe Monod *te parle encore*.

Pécheurs ou mondains, ou vicieux, ou incrédules, dont il a si souvent cherché, au moyen des sons vibrants de la trompette évangélique, à secouer la déplorable et mortelle torpeur, convertissez-vous et croyez à l'Évangile ; car ce n'est plus du haut de cette chaire seulement que sa voix se fait entendre à vous, c'est du haut du ciel, où, le combat fini, il a été recueilli dans le sein du Sauveur, en qui il avait cru, qu'il a aimé, confessé et servi, dans la mesure de ses forces.

Ames irrésolues et flottantes dont il s'est efforcé de faire cesser les incertitudes en mettant un terme à vos délais et à vos résistances secrètes, si vous ne l'avez pas écouté jusqu'à ce jour, écoutez-le maintenant que le Seigneur a marqué sa parole du sceau de l'éternité, et donnez-vous une bonne fois et pour toujours à Jésus-Christ, votre Sauveur et votre maître.

Chrétiens, qu'il a si fortement pressés de mettre plus de sérieux dans votre vie, d'être plus conséquents avec vos principes, d'établir plus d'harmonie entre vos convictions et vos œuvres, de revêtir plus de sainteté dans votre caractère, et de faire abonder plus de charité dans vos actes, rendez-

vous, rendons-nous à ses instantes et charitables supplications ; car, je vous le dis, dans le séjour de l'éternelle lumière où il est maintenant, il voit qu'il n'a ni exagéré ni dépassé la portée, le but, l'excellence, la sainteté de la vocation et des devoirs du disciple de Jésus-Christ.

A ces divers égards, mes frères, faisons en sorte que la moisson qu'il recueillera parmi nous après son départ soit plus considérable et plus riche que celle qu'il lui fut donné de faire et de serrer dans les jours de ses labeurs évangéliques. Pour nous, nous serons des premiers à nous en réjouir, suivant cette parole du maître : *Que celui qui sème et celui qui moissonne en ont ensemble de la joie* (Jean, IV, 36).

Mes frères, la perte que nous avons faite est immense et humainement irréparable ; le vide que notre cher frère laisse au milieu de nous est profond et ne sera jamais comblé ; la place qu'il occupait est vacante et demeurera, quel que fut celui qui eût été appelé à lui succéder, inoccupée. Toutefois, ne nous laissons pas aller au découragement, et ne désespérons ni de Dieu ni de son Église. De même que dans un jour de bataille, quand un chef éminent tombe frappé à mort, l'on voit de vaillants chefs et de vaillants soldats s'élanter sur le terrain où il a glorieusement succombé, afin de ne laisser à l'ennemi aucune brèche par où il puisse pénétrer, nous aussi, mes frères, serrons nos rangs et confions-nous en Dieu. Adolphe Monod manque sans doute à notre Église, et

nous ne pourrons jamais assez ni le pleurer ni le regretter ; mais il nous reste la Parole de Dieu, l'Esprit de Dieu, les sacrements de Dieu et Jésus-Christ, notre chef adorable et suprême ; or, c'est la Parole de Dieu, l'Esprit de Dieu, les sacrements, Jésus-Christ, qui constituent l'Eglise et non pas l'homme, quelque éminent qu'il soit, ou le pasteur, quelque fidèle ou éloquent qu'il puisse être. Et qui sait, mes frères, si par cette mort précoce et à jamais lamentable, survenue dans la force de l'âge et interrompant brusquement les plus légitimes et les plus brillants succès du ministère évangélique, l'une des grandes leçons que Dieu a voulu nous donner n'est pas celle-ci : Ne vous appuyez pas sur le bras de chair ; gardez-vous de vous faire de l'homme ni d'aucun homme un objet d'attachement exclusif, et craignez d'interposer entre vous et votre Dieu d'autres médiateurs que sa Parole et Jésus-Christ.

Si Adolphe Monod était encore vivant et présent parmi nous, il vous le dirait plus énergiquement que je ne le puis faire, et, confirmant notre parole par la sienne, il vous tiendrait sans doute ce langage : N'abandonnez pas l'Eglise dont j'ai été le ministre et au service de laquelle je suis mort. J'ai connu d'autres positions et j'ai prêché l'Évangile dans d'autres Églises ; mais nulle part peut-être le Seigneur ne m'a plus miséricordieusement soutenu, plus fortement encouragé, plus richement béni, que pendant les huit années de ma carrière pastorale à

Paris, qui ont été, par sa grâce souveraine, comme le couronnement de ma carrière évangélique. Et quand il vous serait possible, ce que je n'admets pas, de ne pas aimer l'Église réformée de France, l'Église de vos pères, à cause de ses origines qui sont si belles, de ses martyrs qui sont si glorieux, de ses docteurs qui sont si illustres, de ses saints qui ont été si nombreux et de son histoire qui est et qui demeurera l'une des plus instructives et des plus attrayantes, aimez-la encore un peu à cause de moi et en souvenir de moi, qui ne l'ai quittée que quand le Seigneur m'a rappelé à lui. Voilà ce que nous dirait Adolphe Monod s'il était ici; à quoi nous pouvons ajouter que dans aucune Église il n'a été mieux apprécié et n'a laissé de plus nombreux et de plus fidèles amis que dans la nôtre.

Ne lui opposez pas et ne nous opposez pas à nous-mêmes que cette Église est affligée de grandes misères. Ces misères, nous ne les méconnaissons point, nous les voyons et nous les déplorons autant et plus que qui que ce soit. Mais d'abord faites-nous voir, si vous le pouvez, une Église qui n'ait pas ses misères. Misères pour misères, celles que l'on voit sont peut-être moins dangereuses que celles qui se cachent. Et puis ces misères d'ailleurs sont-elles incurables? La preuve qu'elles ne le sont point, c'est que notre Église commence à en guérir. Je n'en veux d'autres indices que nos assemblées qui vont toujours croissant et qui n'ont jamais été plus considérables, nos collectes,

qui n'ont jamais été si abondantes, le zèle pour le culte qui se réveille, la soif d'entendre la parole évangélique, qui devient plus générale et plus intense, nos œuvres de secours, de soulagement et de bienfaisance, qui se multiplient, grâce à la bonne direction d'un Conseil presbytéral vigilant et à l'activité dévouée d'un Diaconat plein de zèle, la charité individuelle et collective enfin, mes frères, qui a fait parmi nous de tels progrès depuis quelques années, que nos libéralités, qui ne sont point encore tout ce qu'elles pourraient et devraient être, commencent à exciter l'émulation d'Églises beaucoup mieux organisées que la nôtre et à démontrer que nous ne sommes point absolument morts, comme on le croyait et comme on le disait. Or, chacun sait que ce que l'homme aime le moins à donner après sa vie, c'est son or et son argent. Là donc où l'or et l'argent s'essayent à prendre la direction et à suivre le courant des œuvres de foi et de charité, il est permis de supposer que le cœur a été quelque peu touché, et si la vie revient parmi nous, mes frères, l'organisation et la discipline y reviendront aussi à leur tour et à sa suite.

D'ailleurs, mes frères, et en admettant que, malgré ce réveil qui nous réjouit et qui ne peut pas ne pas vous réjouir vous-mêmes, il reste à notre Église bien des blessures à panser et bien des plaies à guérir, faites comme Dieu : aimez-la malgré ses infirmités et pour l'amour de ces infirmités elles-mêmes; et comme le bon Samaritain, au lieu de

vous détourner ou de vous éloigner, versez sur ces blessures saignantes l'huile et le vin de votre charité; apportez-lui le concours de votre sympathie, de vos prières, de votre générosité, de votre activité; encouragez le Consistoire et le Conseil presbytéral dans leurs intentions louables, le Diaconat dans ses charitables projets, vos pasteurs dans leurs travaux et dans leurs veilles, l'Église elle-même dans les efforts qu'elle fait pour améliorer sa condition. Votre concours de sympathie, votre présence assidue à nos saintes assemblées, votre participation régulière à nos collectes, votre coopération suivie et dévouée aux œuvres de cette Église peuvent, en stimulant notre zèle, doubler nos forces; comme aussi le contraire serait de nature à nous attrister et, avec le temps, à provoquer des gémissements secrets qui ne tourneraient au profit ni de notre ministère ni de votre salut.

Pour nous, mes frères, nous tenons à le déclarer à cette heure solennelle, notre résolution est prise: nous voulons désormais servir cette Église avec tout le zèle et toute l'activité dont nous sommes capable. Si, à une autre époque et en suivant les directions du Seigneur, nous nous sommes livré à d'autres œuvres, que nous ne regrettons pas, que nous bénissons Dieu d'avoir poursuivies, nous sommes décidé, à l'avenir, à concentrer tous nos soins, toute notre énergie et tous nos travaux dans le cercle plus étroit du saint ministère.

Facilitez-nous, mes frères, cette tâche autant

qu'il dépend de vous. La ville que nous habitons est vaste; les distances y sont considérables; nos coreligionnaires y sont disséminés sur une foule de points : malgré notre plus vif désir, nous ne pouvons ni les tous connaître, ni les tous visiter. Faites-nous part des besoins qui vous seraient connus, mais que nous ignorerions nous-même. Indiquez-nous le domicile d'un pauvre à secourir, d'un malade à visiter, d'une famille dans l'affliction à consoler, d'un pécheur égaré à ramener dans la bonne voie; fournissez-nous ainsi l'occasion d'accomplir l'une ou l'autre des fonctions sacrées et urgentes du saint ministère dont nous sommes revêtu; et si Dieu nous en donne la force et les moyens, ne doutez pas que nous ne répondions avec empressement à votre appel, comme nous le ferions à un appel direct du Seigneur lui-même.

Aidez-nous encore d'une autre manière : ne vous bornez pas à nous donner du travail, mais cherchez encore à nous obtenir du Seigneur les grâces suffisantes pour nous y livrer avec courage, avec persévérance et avec bénédiction. L'œuvre est immense, la charge est lourde, le labeur est ardu, la responsabilité est grave. En tout temps et partout, le saint ministère est tout cela pour quiconque le prend au sérieux. Mais combien ne l'est-il pas davantage pour le pasteur installé aujourd'hui, qui succède, dans cette chaire et au milieu de ce troupeau, à cet inappréciable et bien-aimé collègue dont il vient de vous dire que, *quoique mort, il nous parle encore.*

Demandez à Dieu pour lui, non pas une mesure, mais une double mesure de tous les dons de son Saint-Esprit, afin qu'il ne demeure pas trop au dessous de la tâche qui lui a été confiée et qu'il vous fasse sentir le moins possible, par le contraste, l'absence de celui *qui a délogé de ce monde pour être avec Christ* (Philip., I, 23), et qui a obtenu *la bonne part qui ne lui sera point ôtée* (Luc, X, 42).

Demandez-le au Seigneur, pasteurs de cette Eglise, nos chers compagnons de service, afin que vous trouviez toujours en nous en même temps qu'un collègue fraternel dans toutes ses relations avec vous, un pasteur dévoué à son œuvre, infatigable dans son activité, toujours disposé à rechercher et à procurer tout ce qui peut contribuer à l'édification commune.

Demandez-le au Seigneur, chers et vénérés collègues du Conseil presbytéral et du Consistoire, qui avez bien voulu placer en nous quelque confiance, et votre confiance ne sera pas déçue.

Demandez-le au Seigneur, chers frères du Diaconat, avec qui nous avons été et nous serons toujours heureux de travailler de concert au soulagement de nos frères malheureux, et les liens de l'amour de Christ qui nous unissent déjà se resserreront de plus par l'Esprit du Seigneur.

Demandez-le au Seigneur, chefs de famille, membres du troupeau, fidèles, nos bien-aimés frères, et alors les soins que nous serons appelés à donner à vos enfants, pour leur instruction religieuse, et les ser-

vices que nous pourrons être invités à vous rendre à vous-mêmes, dans l'administration des sacrements et les divers actes du saint ministère, seront abondamment bénis pour leurs âmes et pour vos âmes.

Tous ensemble, pasteurs, anciens, administrateurs des deniers de l'Eglise et simples fidèles, *puisque nous sommes entourés d'une si grande nuée de témoins* (Hébreux, XII, 1), qui depuis les temps apostoliques jusqu'aux jours de la Réforme, et depuis les jours de la Réforme jusqu'à ce moment, *quoique morts, nous parlent encore*, par leur foi vivante, par leur vie dévouée et par leur mort glorieuse, montrons-nous dignes du beau nom de chrétiens réformés que nous portons ; que l'esprit des pères revienne dans les enfants ; que la foi et la charité revivent de plus en plus parmi nous ; et que cette Eglise apprenne au monde, par ses actes plus encore que par sa profession, qu'elle n'est deshéritée ni du trésor de l'Evangile éternel, ni du riche dépôt de vertus chrétiennes que lui ont légués nos pères, à la gloire du Dieu trois fois saint, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu béni éternellement.

Seigneur, prononce ton *amen* sur ces vœux, sur ces prières et sur ces résolutions ! *Amen*.